

## Une fonction propagandiste de la poésie scientifique à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle : le *Lucrèce français* de Sylvain Maréchal (1798)

Jean-Pascal Boulet

Afin d'analyser la fonction propagandiste de la poésie scientifique, nous porterons un regard historiographique sur l'ouvrage de Sylvain Maréchal intitulé *Le Lucrèce français*, poème athée publié en 1798, ainsi que sur l'œuvre qui se situe en amont de ce texte de la Révolution comme de la poésie scientifique occidentale, à savoir le *De rerum natura* de Lucrèce.

### Poésie scientifique et propagande

René Ghil, dans un texte intitulé *La Tradition de la poésie scientifique*, propose une synthèse historique sur la manière dont cette poésie s'est exprimée en France depuis son origine :

En France : nous avons vu les Précurseurs, aux XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, emprunter des Grecs et des Latins, amasser toute connaissance de leur temps, avec une grandeur optimiste qui retient notre admiration aller dans la voie philosophique de la science, – mais autant qu'ils la peuvent soumettre au Dogme. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'action surtout de Buffon, – ils chantent la Science et s'enorgueillissent d'elle, selon ses données tentent d'œuvrer une Genèse du monde, et par la science ils aperçoivent un progrès ininterrompu et illimité : cependant qu'ils n'en tirent point de concept philosophique particulier, et demeurent dans la tradition théologique. – Au XIX<sup>e</sup> siècle, la matière du chant poétique s'élargit, devient plus complexe, sans que soit conçue pourtant une Œuvre synthétique<sup>1</sup>.

À cette question de la poésie scientifique qui semble *a priori* assez difficile à définir précisément, nous ajoutons la question de son déclin, elle aussi à l'ordre du jour, en l'interprétant d'un point de vue éthique puisque nous nous intéressons à la dérive de la fonction didactique de la poésie scientifique vers son utilisation propagandiste. Notre réflexion sur la propagande permet de souligner à la fois l'efficacité didactique du poème de Lucrèce et du modèle qu'il représente, mais aussi d'inscrire ce poème scientifique au double rang de

---

<sup>1</sup> René Ghil, *La Tradition de Poésie scientifique*, Paris, Société littéraire de France, 1920, p. 86-87.

source et d'outil propagandistes, comme l'illustre notamment le texte de Sylvain Maréchal.

Jacques Ellul définit la propagande comme « l'ensemble des méthodes utilisées par un groupe organisé en vue de faire participer activement ou passivement à son action une masse d'individus psychologiquement unifiés par des manipulations psychologiques et encadrés dans une organisation<sup>2</sup> ». En 1950, Robert B. Holtman décrivant avec précision la manière dont Napoléon Bonaparte, alors général en campagne en Italie, utilise les différents médias pour sculpter son personnage et créer un culte de sa personne, juge que cette stratégie a été construite à partir des expériences de la Révolution de 1789 qui a donné à la propagande officielle une extension nouvelle. Avec Sylvain Maréchal et son *Lucrèce français* nous sommes au cœur de cette extension nouvelle.

Le mot « Propagande » viendrait de l'expression latine « *Sacra Congregatio de Propaganda Fide*, Sacrée congrégation pour la propagation de la foi ». Cette congrégation est fondée en 1622 par le pape Grégoire XV, par la bulle *Inscrutabili Divinae*, pour s'occuper de la propagation du catholicisme et du règlement des affaires relatives à l'Église catholique dans les pays non-catholiques. Le verbe latin « propago » signifie « propager » comme en français, aussi bien dans une dimension concrète (répandre un objet matériel) qu'abstraite (diffuser une idée). Chez Lucrèce, on compte une dizaine d'occurrences de ce verbe sous différentes formes concrètes. Ces formes sont tantôt relatives à la perpétuation de l'espèce, tantôt, de manière plus large, propres à un phénomène à la fois de multiplication et de dispersion. Dans le *De Universo* ou *De rerum naturis* (*De la Nature des choses* en français), l'encyclopédie en 22 tomes de Rabanus Maurus (ou Raban Maur) assemblée entre 842 et 846, le verbe prend une forme véritablement abstraite et morale puisqu'il est associé aux péchés (de chair le plus souvent), aux vices et à leurs conséquences dangereuses.

Quelques occurrences du verbe « propager » apparaissent chez Holbach dans son *Système de la nature*, elles renvoient, et en cela nous reconnaissons le lexique matérialiste, aux utilisations lucrésiennes du verbe mais aussi par exemple à la « calamité et la désolation » qui sont propagées par « une digestion pénible dans l'estomac d'un monarque<sup>3</sup> », ou encore dans cet extrait :

On voit donc comment les idées de Dieu, enfantées dans l'origine par l'ignorance, l'admiration et la crainte ; adoptées par l'inexpérience et la crédulité ; propagées par l'éducation, par l'exemple, par l'habitude, par l'autorité sont devenues inviolables et

---

<sup>2</sup> Jacques Ellul, *Propagandes*, Paris, Armand Colin, 1962.

<sup>3</sup> Paul Henri Thiry, Baron d'Holbach, *Système de la nature ou des lois du monde physique & du monde moral*, Londres, 1770, p. 192.

sacrées ; nous les avons reçues malgré nous sur la parole de nos pères, de nos instituteurs, de nos législateurs, de nos prêtres<sup>4</sup> ;

Holbach utilise ici le participe passé « propagées » comme nous pourrions employer le néologisme « propagandées » avec un contenu anticlérical que l'on retrouve tout à fait dans le *Lucretius français*.

Ce qui au premier abord peut sembler étonnant, c'est qu'aucune occurrence du verbe sous quelque forme que ce soit n'apparaît dans le *Lucretius français* à proprement parler ; en revanche le terme figure de manière évidente dans des vers ajoutés à l'ouvrage de 1798, le *Fragment d'un poème sur l'imprimerie* :

De sots inquisiteurs déclarèrent prophane,  
Condamnèrent au feu de la terre et du ciel,  
Le hardi typographe, audacieux mortel,  
Propageant la raison par des canaux sans nombre.  
Le lévite ombrageux, et le despote sombre,  
Pour remuer le monde, en se l'asservissant,  
S'emparèrent bientôt de ce levier puissant.

L'outil de l'imprimerie permettrait donc de propager la « raison » à l'instar de la poésie dans le *De rerum natura* de Lucretius et dans le *Lucretius français* de Maréchal.

### **Edition, traduction ou œuvre originale ?**

L'existence d'un paratexte ou supplément au *Lucretius français* appelle quelques éclairages sur le contexte éditorial de cet ouvrage. Une première mouture apparaît en 1781 et porte le titre d'*Ad Majorem gloriam virtutis, Fragments d'un poème moral sur Dieu*, formule où la substitution de *dei* par *virtutis* annonce déjà une visée polémique. Cette version est constituée de 50 fragments composés chacun de 4 à 80 alexandrins groupés autour d'un même thème. Ces thèmes sont tantôt la non-nécessité de la religion et des instances du pouvoir, la vertu, la famille athée et, dans une moindre mesure, la démontrabilité des sciences opposée à la non-démontrabilité de l'existence de Dieu. Il s'agit surtout d'une sorte d'« athéologie » avec une finalité morale plutôt que scientifique et logique, pour reprendre la notion définie par Michel Onfray<sup>5</sup>, notion que lui-même avoue emprunter à Georges Bataille. Cette première version passera relativement inaperçu.

---

<sup>4</sup> *Idem*, p. 349.

<sup>5</sup> Michel Onfray, *Traité d'Athéologie*, Paris, Grasset, 2005.

En l'An II de la République (fin 1793), une seconde version, intitulée *Dieu et les prêtres, fragmens d'un Poème philosophique*, et publiée cette fois à Paris par Patris et Devaux, rencontre un plus grand succès, peut-être parce que le contexte s'y prêtait davantage. Cette version ajoute 74 fragments à la précédente. Enfin en l'an VI (1798) de la République, une ultime version, toujours fragmentaire, voit le jour avec cette fois neuf ajouts, soit un total de 133 fragments regroupés sous le titre très prometteur de *Lucrece français, fragmens d'un poème*, publié à Paris sans nom d'éditeur.

Nous reproduisons dans le tableau ci-dessous, les titres et les sous-titres des différents textes répartis dans chacune des éditions que nous venons d'évoquer.

<b>LE LUCRECE FRANÇAIS, FRAGMENS D'UN POÈME</b> , Par SYLVAIN M***L. NOUVELLE ÉDITION, Revue, corrigée et considérablement augmentée <b>A PARIS</b> <b>L'AN VI</b>	<b>DIEU ET LES PRÊTRES, FRAGMENTS D'UN POÈME PHILOSOPHIQUE</b> PAR SYLVAIN M...L <b>L'AN PREMIER DE LA RAISON.</b> <b>A PARIS</b> , chez le C. Patris, imprimeur-libraire de la Commune, rue de l'Observatoire, N°182, et Devaux, libraire, Palais Égalité. <b>L'an II de la République Française.</b>	<b>AD MAJOREM GLORIAM VIRTUTIS</b> <b>FRAGMENS D'UN POÈME MORAL SUR DIEU</b> <b>A ATHÉOPOLIS</b> <b>L'An Premier du regne de la Raison.</b> <b>1781.</b>
Analyse de l'ouvrage par B...N EXTRAIT du N°180 des Annales universelles Et méthodiques, tome III, page 341 à 349, 28 Décembre 1790.	COMPTE-RENDU DE L'OUVRAGE (par B...N) EXTRAIT du numéro180 des Annales universelles Et méthodiques, Tom. III, p. 341 à 349, 28 Décembre 1790. FRAGMENTS d'un Poème sur Dieu, édition de Nismes, in-8°. 1790.	
EXTRAIT des Mémoires secrets de la république des lettres.	EXTRAIT des Mémoires secrets de la république des lettres. 25 janvier 1786.	
« un autre, bien plus grand... » par B...N		
	Autorités graves en faveurs de l'Athéisme.	N. B.
	UN MOT SUR L'ORIGINE D'UN DIEU	
	UN MOT SUR LES PRÊTRES	
<b>LE LUCRECE FRANÇAIS. FRAGMENS D'UN POÈME PHILOSOPHIQUE</b>	<b>DIEU ET LES PRÊTRES. FRAGMENTS D'UN POÈME PHILOSOPHIQUE</b>	<i>Début du texte avec l'INVOCATION ou PRIERE A DIEU</i>
APHORISMES DU SAGE TÉTRASTIQUES <i>Dans le goût des Quatrains de PIBRAC.</i>	EXTRAITS DES APHORISMES DU SAGE.	
DISTIQUES FRANÇAIS Dans le goût des Distiques latins, attribués à Caton.		
MAXIMES EN VERS FRANÇAIS ISOLÉS, Dans le goût des sentences de PUBLIUS- SYRUS		
FRAGMENT D'UN POÈME SUR L'IMPRIMERIE.		
DÉBUT D'UN AUTRE POÈME.		
FRAGMENT D'UNE ÉLÉGIE.		
LA VÉRITABLE CRÉATION DU MONDE		
CENTON Parodié ou extrait des Fragmens sur Dieu, pour la Fête de l'Être-Suprême. SECONDE ÉDITION		

Les fragments qui composent la troisième et ultime version intitulée finalement *Lucrèce français* sont appelés à la comparaison avec d'autres éléments figurant à la fin de l'ouvrage, où le fragment maréchalien semble décliné sous des formes plus courtes : 55 (+ 2, prologue et épilogue) *aphorismes du sage, tétrastiques dans le goût de Pibrac* ; 29 (+ 2, imitation et traduction latine) *distiques français dans le goût des distiques latins, attribués à Caton* ; et 76 *maximes en vers français isolés dans le goût des sentences de Publius-Syrus*. Des pièces, dont le *Fragment d'un poème sur l'imprimerie*, complètent et finissent l'ensemble qui apparaît à la fois comme les œuvres poétiques athéistes complètes de Sylvain Maréchal et le pendant athée, français et moderne de Lucrèce, Caton et Publius-Syrus.

Ainsi notre *Lucrèce français* s'apparente-t-il certainement aussi à une traduction. Or la traduction ne représente-t-elle pas l'un des meilleurs moyens de propager un savoir ? Que signifie alors le terme « français » dans le titre *Lucrèce français* : Il peut renvoyer à la langue, le *Lucrèce français* étant alors une traduction du latin vers le français ; mais nous le verrons ensuite, le *Lucrèce français* n'est en rien une traduction du texte de Lucrèce, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, à savoir comme la transposition d'un texte dans une autre langue en restant le plus fidèle possible au sens, à la forme et au style de l'original. Le *Lucrèce français*, si l'on se place sous l'angle de la fidélité au texte, se trouve très éloigné du *De natura rerum*. Très éloigné n'implique pas une dissemblance totale. Un modèle lucrétien ressort du *Lucrèce français* et nous allons chercher à le définir.

L'adjectif « français » dans le titre ne renvoie pas seulement à un phénomène linguistique dont le berceau historique se situe dans Paris et ses environs ; on peut y lire également des indications géographiques et historiques relevant d'un patriotisme unificateur dans une France où les dialectes et patois constituent la majeure partie des langues parlées. L'attachement de l'individu à un sol, à un pays, à un environnement social et linguistique passe par la notion de « patrie », le lieu où vivent nos pères, que la Révolution saura utiliser. Dans la constitution de 1791, le Roi de France Louis XVI devient le Roi des *Français*. Le 21 septembre 1792, le royaume de France se mue officiellement en une Première République *Française*. Le *Lucrèce français* n'est donc pas seulement un « Lucrèce de France » : il appartient aux idées nouvelles de la Révolution et doit y jouer un rôle que notre brève analyse cherche à définir.

Le modèle classique, tant par son point d'orgue au XVII<sup>e</sup> siècle en France que par le sens courant de l'expression, à savoir « ce qui est propre à la classe » dans l'école et résultant donc de l'enseignement établi au XVIII<sup>e</sup> siècle à partir

de modèles antiques, a généré un phénomène d'identification par assimilation d'un poète de l'Antiquité à un poète moderne, à partir de traits de ressemblance entre les productions littéraires du second et du premier. L'origine de ce phénomène est mal connue mais ne se limite pas à la période classique *stricto sensu* – déjà au XVI<sup>e</sup> siècle Joachim Du Bellay était surnommé l'« Ovide français » –, elle provient certainement d'un discours critique construit lui-même à partir des références classiques de l'Antiquité. Or, si l'on avait pensé trouver un « nouveau Pindare » en la personne de Lebrun et si la reprise de la plupart des grands noms de l'Antiquité avait eu lieu, pour d'autres auteurs, avec plus ou moins de succès, il n'existait pas encore en 1780 de « nouveau Lucrèce ».

Casimir-Alexandre Fusil et Maurice Dommanget, auteurs des deux monographies publiées au XX<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup> sur celui qui fut surnommé un temps le « Lucrèce français », usent d'un ton assuré lorsqu'ils remodelent Sylvain Maréchal chacun à leur manière. Le premier, très académique, voire conservateur, le présente comme un grand lettré et un « athée mystique » décevant ; le second, communiste et d'obédience matérialiste historique, en fait un écrivain très productif, « sage moulé à l'antique », primitif de la révolution sociale.

Pour revenir au titre de *Lucrèce français*, Maurice Dommanget souligne que Maréchal avait déjà reçu, depuis l'édition de 1781, le surnom de « Nouveau Lucrèce » ou bien de « Lucrèce moderne<sup>7</sup> ». Il précise également, à travers un « parallèle » entre les deux poètes, que l'héritage lucrétien n'est pas complètement assumé par Maréchal ; d'abord, parce que dans son œuvre, ce dernier se réfère davantage à Spinoza, à Newton et à Socrate, avec lesquels il construit une sorte de famille de producteurs de matière athée, qu'à Lucrèce et à Épicure qu'il ne cite que deux fois chacun dans *Le Lucrèce français* ; ensuite parce que dans son *Dictionnaire des Athées*<sup>8</sup>, Maréchal, à l'article Lucrèce, précise qu'il « n'est point heureux dans notre langue » critiquant notamment le « travail médiocre » de Le Blanc de Guillet, traducteur en vers dont les deux tomes parurent en 1781. En ce qui concerne l'argumentaire lucrétien, nous retrouvons de manière plus insistante chez Maréchal la peur présentée comme l'origine de la divinité, l'analogie entre tyrannie céleste et tyrannie terrestre, la religion criminelle, le fait que les hommes ne doivent rien attendre des dieux et

---

<sup>6</sup> Casimir-Alexandre Fusil, *Sylvain Maréchal ou l'homme sans Dieu* H. S. D., Paris, Plon, 1936 et Maurice Dommanget, *Sylvain Maréchal, L'Égalitaire, « L'homme sans Dieu »*, Paris, René Lefeuve, « Spartacus », 1950. Notons que l'ouvrage de Dommanget est suivi d'une remarquable bibliographie sur l'œuvre et la vie de Sylvain Maréchal de près de 50 pages.

<sup>7</sup> Dommanget, p. 89.

<sup>8</sup> Sylvain Maréchal, *Dictionnaire des athées anciens et modernes*, Paris, Chez Grabit, libraire, rue du Coq-Honoré, An VIII. N.B. : L'ouvrage est réédité en 1805 avec deux suppléments concernant la vie et l'œuvre de Sylvain Maréchal, p. 237-238, 256-257.

la sérénité face à la mort. Les questions de physique, même si Sylvain Maréchal semble les partager, ne font que de timides apparitions dans son œuvre.

Cependant des divergences séparent nettement les deux œuvres. L'Amour, par exemple, est loin d'être autant rejeté par Maréchal que par le modèle qu'il revendique. Maréchal, avant de se faire porte-parole de l'athéisme, a donné dans le genre pastoral – *Bergeries* (1770), *Chansons anacréontiques* (1770), *Essais de poésies légères suivis d'un songe* (1775) – bien avant d'être l'« Homme Sans Dieu ». Fusil, d'ailleurs, se demande dans son ouvrage comment l'auteur est passé « d'Anacréon à Lucrèce<sup>9</sup> ». Ce serait l'expérience de Maréchal en tant que sous-bibliothécaire attaché au Collège Mazarin jusqu'en 1784, et son désir alors d'« allier poésie et philosophie », qui lui auraient fait choisir pour modèle Lucrèce. À cette date, Sylvain Maréchal a 34 ans et perd « la seule place qui lui assurât des moyens de subsistance<sup>10</sup> » écrit Dommanget. C'est d'ailleurs en regardant cette bibliographie que l'on saisit toute la difficulté à retracer la vie d'un homme public qui vit dans l'ombre des mots qu'il écrit, d'un écrivain au sens moderne du terme tel que Paul Bénichou le décrit dans *Le Sacre de l'écrivain*<sup>11</sup>.

Reste donc à nous demander ce que sont ces fragments que nous qualifierons de maréchaliens.

## Examen du texte

En voici un, assez court, assez scientifique aussi pour donner commodément une idée de cette forme :

### IV.

---O Toi ! le souverain du monde planétaire,  
Astre majestueux qui fécondes la terre,  
Sans te mouvoir, Soleil qui meus tout, es-tu Dieu ?  
Non tu n'es qu'un foyer de lumière et de feu.  
Astre plus doux, et toi, des nuits reine paisible,  
Dont le pâle flambeau plait à l'amant sensible ;  
Toi qui brilles, dit-on, d'un éclat emprunté,  
Tu prétends encor moins à la divinité.  
Feux sans nombre, habitants de la voûte azurée,  
Êtes-vous Dieux aussi ? Toi, profond empirée !  
Quand le peuple sur toi lève en tremblant les yeux,  
Ciel, le dernier de tous, lui caches-tu des Dieux ?  
Non... l'Être qu'on adore est l'âme universelle ;  
La nature agissante en fournit le modèle...

---

<sup>9</sup> Fusil, p. 29.

<sup>10</sup> Dommanget, p. 107.

<sup>11</sup> Paul Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, Corti, 1973.

Ces fragments n'en sont pas puisqu'ils constituent, on le voit, des unités autonomes et surtout ne construisent pas ensemble un tout. Les différents travaux sur la question du fragment ne sont pertinents pour ce texte que dans la mesure où ils reconnaissent une originalité formelle à d'autres textes, nous pensons aux *Essais* de Montaigne et aux *Pensées* de Pascal, à partir desquels l'addition de morceaux de longueurs inégales et de formes différentes devient possible et constitue une forme d'expression de la pensée, avant les préromantiques allemands qui poseront le fragment comme un genre à part entière. Ce qui est envisageable à cette époque, c'est d'élargir cette tradition issue des essais et pensées à une tradition moraliste française. Pibrac, que Maréchal a imité avec ses quatrains, peut être considéré comme l'initiateur de cette tradition, développée à travers une collection de bons mots sortis en société aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Dans sa forme, le fragment maréchalien s'en rapproche et pourrait également transposer en littérature ce goût archéologique, cet amour des ruines que l'on a en peinture chez Hubert Robert, cette authenticité réinventée à la lumière des découvertes des vestiges de l'Antiquité. N'oublions pas cependant que ces fragments sont en vers et qu'ils peuvent être rangés parmi les autres formes versifiées dans le genre poétique. Ce classement autorise peut-être plus que les autres le créateur à faire preuve d'originalité et le lecteur à s'interroger sur ses choix structurels.

Louis Bertrand, dans sa thèse fort droitiste et pro-catholique, note à propos des traductions de Lucrèce au XVIII<sup>e</sup> siècle :

Comme il fallait s'y attendre, Lucrèce est traduit et luxueusement édité : d'abord la traduction italienne de Marchetti qui paraît en France (1754) avec des illustrations de Cochin et d'Eisen. La même année (1768), Panckoucke publie une paraphrase du *De natura rerum*, et Lagrange, précepteur chez le baron d'Holbach, une traduction avec le texte en regard : c'était encore une coûteuse édition de fermiers généraux avec un frontispice et six figures de Gravelot. Elle fit grand bruit et fut très attaquée par les dévots, ce qui était assez naturel, puisqu'elle sortait de chez le baron d'Holbach, que Diderot y avait mis la main et qu'elle prenait ainsi les proportions d'un manifeste philosophique<sup>12</sup>.

Bertrand écrit encore à propos des *Mois* de Roucher, les rattachant à Lucrèce et à la poésie scientifique :

Cependant, comme tous les autres poèmes didactiques d'alors, il [Roucher] a un grand défaut, qui est le manque d'unité. À propos des douze mois de l'année, il met à contribution toutes les sciences de son temps. Lui-même le dit : « Mon sujet embrasse l'univers. » Ce qu'il y a de pis, c'est que Roucher n'a point, comme par exemple Lucrèce,

---

<sup>12</sup> Louis Bertrand, (1866-1941), *La Fin du classicisme et le retour à l'antique dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et les premières années du XIX<sup>e</sup> en France* [1896], Paris, Fayard, 1897 (2<sup>e</sup> édition), p. 27-28.



un système complet à développer, mais qu'il se trouve comme Chénier dans son *Hermès*, en présence d'une foule de théories fragmentaires. Un autre inconvénient, c'est que la langue classique se prête mal à l'expression des vérités scientifiques et qu'elle contraint le poète à s'en tenir aux généralités. De là vient, comme nous l'avons déjà remarqué, que le commentaire est plus intéressant à lire que l'œuvre elle-même. Enfin dans la conception même du sujet, il y avait un malentendu fondamental sur les limites de la science et de la poésie. Ce malentendu n'existe pas pour Lucrèce, parce que la science de son temps est à demi-poétique. Mais pour le poète moderne, il y a un abîme infranchissable entre les deux mondes de la poésie et de la science ; et c'est ce que le XVIII<sup>e</sup> siècle ne voulait pas voir<sup>13</sup>.

Inutile de préciser qu'avec de telles idées, Louis Bertrand ne parle pas du *Lucrèce français* bien qu'il évoque son auteur pour ses publications archéologiques et Lucrèce à de nombreuses reprises à propos de Diderot, Saint-Lambert, l'abbé Delille, André Chénier. La dénonciation de la propagande révolutionnaire inspire visiblement encore et plus que jamais des ouvrages un siècle après la Révolution. Or le terme de « propagande » lui-même n'apparaît jamais autant que dans ces ouvrages eux-mêmes ; Louis Bertrand qualifie la publication par Naigeon de la traduction de Sénèque par Lagrange à titre posthume de « véritable livre de propagande encyclopédique<sup>14</sup> » ; il présente la littérature du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle comme un « instrument de propagande philosophique<sup>15</sup> » et évoque même un « esprit de propagande anticléricale du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup> ». Un tel contexte rendait le terrain idéal pour le *Lucrèce français*.

Autre historien littéraire qui participe au débat, académicien également, Paul Hazard, avec son célèbre ouvrage posthume sur la pensée européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle, ne manque pas de dénoncer un complot prérévolutionnaire contre le christianisme, complot dans lequel Maréchal joue un rôle important :

Contre le christianisme, jamais assez d'injures, jamais. [...] Boulanger, Naigeon, Charles-François Dupuis, Sylvain Maréchal, Jérôme Lalande, pour ne citer que les plus connus, offrent un air de parenté : même monomanie. Naigeon, le suivant de Diderot, le fournisseur et le réviseur du baron d'Holbach, assemble dans son *Recueil philosophique, ou Mélanges de pièces sur la religion et la morale* (1770) les textes essentiels de l'irréligion, bréviaire à rebours. Sylvain Maréchal veut être le Lucrèce français et compose un poème dont les vers sont un défi : il n'est point de vertu, si l'on admet les dieux.

[Nous ne citons pas la description très critique du *Dictionnaire des Athées* de Maréchal ; le passage se conclut sur cette affirmation :]

Ils ont eu moins d'influence qu'ils n'ont fait de bruit<sup>17</sup>.

---

<sup>13</sup> *Idem*, p. 195-196.

<sup>14</sup> *Idem*, p. 29.

<sup>15</sup> *Idem*, p. 72.

<sup>16</sup> *Idem*, p. 183.

<sup>17</sup> Paul Hazard, *La Pensée européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Arthème Fayard, 1946, p. 129-130.

« Pas si sûr », pourrait-on répondre aujourd'hui, en tenant compte à la fois de l'histoire de l'athéisme, de celle de l'anticléricisme et des idées nouvelles de sociétés dites « utopies ». Cependant revenons à Lucrèce, puis au *Lucrèce français*.

Henri Clouard dans son introduction de la *Traduction nouvelle de Lucrèce* parue en 1931 écrit : « À la morale d'Épicure, qui alors n'était pas encore dégénérée, il [Lucrèce] donne une raideur bien romaine. Et surtout, il tourne l'irréligion du maître, toujours discrète et riche de sous-entendus, en machine de guerre anticléricale, ou tout au moins en athéisme irrité<sup>18</sup> ». Le même Clouard, sur les questions de physique fait de Lucrèce « le plus banal des disciples » d'Épicure et de Démocrite qui ont développé les théories atomistes et avec les autres Anciens « [...] ont même eu de curieux pressentiments ; ils ont entrevu la sélection naturelle de Darwin ; ils ont eu un soupçon des doctrines de Cuvier sur les fossiles ; la pluralité des mondes, l'origine relativement récente de notre univers, l'apparition tardive de l'homme parmi les êtres vivants, sont autant de thèses qui les rapprochent de nous<sup>19</sup>. »

Le traducteur de Lucrèce, s'il lui refuse l'originalité de sa physique, loue sa plume et sa science poétique :

Ce qui peut-être caractérise le mieux le poème de Lucrèce, c'est l'admirable sentiment d'infini qu'il chante à maintes reprises avec gravité ; ou plutôt il ne le chante pas, il sait, de page en page, nous en pénétrer.

Il n'est jamais si grand que lorsqu'il nous entraîne dans les régions mystérieuses au-delà de toutes limites, lorsqu'il renverse « les murailles du monde » et, dans le resplendissement d'une pure lumière, contemple au loin, d'une part notre misérable petit monde, d'autre part les espaces infinis. C'est cette contemplation qui nous émeut encore aujourd'hui ; c'est elle qui fut une neuve surprise pour les Romains ; c'est elle surtout qui explique l'enthousiasme de Lucrèce lui-même<sup>20</sup>.

Le critique finit par citer Voltaire qui écrivait à propos du cardinal de Polignac, l'auteur de *l'Anti-Lucrèce* : « Bien moins poète que ce Romain [Lucrèce], il fut aussi mauvais physicien que lui. Il ne fit qu'opposer erreur à erreur, dans son ouvrage sec et décharné, qu'on loue beaucoup et qu'on ne peut lire<sup>21</sup> ». Que Clouard cite Voltaire, cela n'a rien d'exceptionnel, la citation a été reprise de très nombreuses fois dans les manuels de littérature didactique voire pédagogique. Mais qu'il évoque avant cela l'« athéisme irrité » de Lucrèce, sa physique discutable qu'il aurait empruntée aux penseurs grecs, et surtout l'enthousiasme poétique du Romain, l'enthousiasme étant une

---

<sup>18</sup> Henri Clouard, *Lucrèce : De la nature*, trad., introd. et notes, Paris, Garnier frères, 1931, p. III-IV.

<sup>19</sup> *Idem*, p. IV-V.

<sup>20</sup> *Idem*, p. VI.

<sup>21</sup> *Idem*, p. VIII-IX.

notion de la poésie très dix-huitiémiste, voilà qui nous semble fort pertinent. L'opinion émise par Clouard sur Lucretius paraît conforme à celle que l'on peut lire chez les lettrés de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle en France.

Les évocations d'un « ouvrage sec et décharné », cité de Voltaire, et de l'« infini » lucretien par Clouard pourraient également être expliquées par l'emploi de la forme fragmentaire chez Lucretius<sup>22</sup> puis chez Maréchal : les fragments appellent un infini et lorsqu'ils sont regroupés sans ordre précis, constituent un tout décharné. D'où l'importance de la forme fragmentaire ou gnomique brève. Il s'agit tout à la fois de copier la référence de l'« ennemi », ici la Bible et les exégèses, et d'être efficace dans son discours. Nous pensons par exemple au *Système d'Épicure* de La Mettrie où apparaissent également des formes brèves à fonction gnomique comme le quatrième morceau, fragment ou réflexion :

Comment prendre la nature sur le fait ? Elle ne s'y est jamais prise elle même.  
Dénuée de connaissance & de sentiment, elle fait de la soie,  
comme le Bourgeois Gentilhomme fait de la prose, sans le savoir : aussi  
aveugle, lorsqu'elle donne la vie, qu'innocente lorsqu'elle la détruit<sup>23</sup>.

Ici, mais c'est un autre débat, nous pourrions parler de « poésie scientifique en prose ». Il s'agit non plus de raconter des fables en vers mais de faire surgir le vrai et la vérité à partir d'une forme qui marque, qui soit efficace.

### Fonction ou dérive de la poésie ?

Cette quête du vrai et de la vérité apparaît dans l'art poétique que constitue le troisième prologue du *Lucretius Français* :

ART, sublime des vers, que nos dévots aïeux,  
Dégradaient sous le nom de *langage des Dieux*.  
De la vérité sainte éloquent interprète!...  
Que ma lyre brisée à jamais soit muette,  
Si je te prostitue au culte des autels ;  
Si par ton ascendant j'abuse les mortels ;  
Si de leurs préjugés, de leur vieille folie,  
Je te rends la complice, auguste Poésie.  
Embellir la raison, et faire aimer sa loi,  
Voilà ton but ; le reste est indigne de toi  
Je veux te rappeler à ta noble origine.  
Muses, qui trop souvent sur la double colline,  
Sans choix, avez admis les plus vils imposteurs,

---

<sup>22</sup> Fragmentation due à l'histoire du texte qui ne nous est pas parvenu intégralement.

<sup>23</sup> Julien Onfray de La Mettrie, Paris, *Système d'Épicure*, 1750, p. 7.

Et qui leur prodiguez vos coupables faveurs ;  
Aux seuls amis du vrai, désormais indulgentes,  
Ne prêtez qu'à leurs mains vos armes triomphantes,  
Et sur l'autel détruit du préjugé vaincu  
Consacrez vos talents à la seule vertu.

*A priori* le vrai et la vérité ne se prêtent pas de façon évidente à la propagande. Nous pouvons cependant la faire surgir de la métaphore du miel<sup>24</sup> chez Lucrèce, qui permet en quelque sorte de faire « avaler la pilule » si l'on peut reprendre cette expression moderne. Le vrai et la vérité auraient besoin de la propagande pour être diffusés. Comment passe-t-on de l'instructif, du philosophique au sens premier du terme, « l'amour de la connaissance », à l'utilitaire, l'instrumentaire d'une poésie scientifique ? Comment la poésie scientifique devient-elle un outil politique ?

Comme la forme, la matière du *Lucrèce français* présente des difficultés d'analyse. D'abord à la lumière de ce que nous avons dit plus haut, à cause de la forme originale, qui n'autorise quasiment pas de synthèse. Si l'on se réfère aux arguments de Maréchal, on perçoit une tradition athée matérialiste qui s'étend du *Traité des trois imposteurs* aux écrits du baron d'Holbach en passant par le journal du curé Meslier. Dans ce type d'écrits, outre l'argumentaire commun, se retrouve la même nécessité d'enracinement dans une tradition ; le *Traité des trois imposteurs* est prétendument l'œuvre latine d'un moine de l'époque médiévale de la même manière que Sylvain Maréchal se pose sans cesse en héritier de Socrate pour les Antiques, de Spinoza pour les Modernes.

Le *Lucrèce français* comporte aussi un épilogue, dans lequel Sylvain Maréchal affirme le rôle propagandiste de l'ouvrage :

POUR des tems plus heureux ma muse destinée,  
Plaida de la vertu la cause abandonnée,  
Et devant la raison cita les préjugés.  
Peut-être trop hardis mais du faux dégagés,  
A l'homme qu'égarait la secte doctorale,  
Mes vers ont rappelé les lois de la morale.  
Pour prix de mes travaux, trop peu jaloux d'honneurs,  
Puissé-je être appelé : *le poète des mœurs*.

---

<sup>24</sup> *De rerum natura*, I, 935-949 : « Les médecins, quand ils veulent faire prendre aux enfants l'absinthe amère, commencent par dorer d'un miel blond et sucré les bords de la coupe : ainsi, le jeune âge imprévoyant, ses lèvres trompées par la douceur, avale en même temps l'amer breuvage et, dupé pour son bien, recouvre force et santé. Ainsi moi-même aujourd'hui, sachant que notre doctrine est trop amère à qui ne l'a point pratiquée et que le vulgaire recule d'horreur devant elle, j'ai voulu te l'exposer dans le doux langage des Muses et, pour ainsi dire, l'imprégner de leur miel : heureux si je pouvais, tenant ainsi ton esprit sous le charme de mes vers, te faire pénétrer tous les secrets de la nature et jusqu'aux lois selon lesquelles la nature est formée. » (Traduction Clouard 1931).

Maréchal réactive, voire entend maintenir, le potentiel polémique de la poésie scientifique, dans un contexte où les auteurs comme Roucher liaient enquête sur la nature et éloge de la Création divine, faisaient des poèmes d'idées, explicitement contre Lucrèce dans le cas de Polignac, ou évitaient de s'opposer de front à l'institution religieuse ou savante, en préférant la neutralité comme Delille qui écrira bientôt que « Le poète raconte et ne discute pas<sup>25</sup> ». Ce qu'a réussi Sylvain Maréchal en utilisant la poésie dans le but de propager une pensée athée, paternaliste avant l'heure et proche de la nature à la manière de Jean-Jacques Rousseau, serait non pas de dissimuler sa propre propagande dans sa poésie mais de révéler la propagande dans tous les discours. Comme Houdar qui qualifiait la poésie d'« éloquente imposture<sup>26</sup> », en affirmant être « le poète des mœurs », Maréchal souligne le pouvoir moral de tout texte, et le pouvoir en général de leurs interprètes.

S'il est une dérive de la poésie scientifique, elle a lieu dans ce constat puisque toute la matière scientifique semble dépassée chez Sylvain Maréchal par cette volonté, cette nécessité presque d'agir sur le lecteur.

## Mots clés

Bénichou, Paul • Bertrand, Louis • Buffon, Georges-Louis Leclerc (comte de) • Caton, Denys (Dyonisius Cato) • Chénier, André-Marie • Clouard, Henri • Cochin, Charles Nicolas • Delille, Jacques • Démocrite • Diderot, Denis • Dommange, Maurice • Du Bellay, Joachim • Dupuis, Charles-François • Eisen, Charles-Dominique-Joseph • Ellul, Jacques • Épicure • Fusil, Casimir-Alexandre • Ghil, René • Gravelot, Hubert François Bourguignon (Dit) • Grégoire XV (Pape, Alessandro Ludivisi) • Hazard, Paul • Holbach, Paul Henri Thiry (baron d') • Holtman, Robert B. • La Mettrie, Julien Jean Onfray (de) • Le Blanc de Guillet, Antoine • Lagrange, Nicolas (de) • Lalande, Jérôme • Lucrèce (Titus Lucretius Carus) • Marchetti, Alessandro • Maréchal, Sylvain • Maur, Raban (Rabanus Maurus) • Meslier, Jean • Montaigne, Michel Eyquem (de) • Naigeon, Jacques-André • Newton, Isaac • Onfray, Michel • Panckoucke, Charles-Joseph • Pascal, Blaise • Pibrac, Guy du Faur (de) • Polignac, Melchior (de) • Publius – Syrus • Rousseau, Jean-Jacques • Sénèque (Lucius Annaeus Seneca) • Socrate • Robert, Hubert • Roucher, Antoine • Saint-Lambert, Jean-François (de) • Spinoza, Baruch • Voltaire, François Marie Arouet (dit)

---

<sup>25</sup> Jacques Delille, *Les Trois Règnes de la nature*, 2 vols (Paris, 1808), vol. 1, p. 269.

<sup>26</sup> Antoine Houdar de La Motte, « Ode sur l'abus de la poésie » (1754), dans *Œuvres complètes*, 2 vols (Genève, 1970), vol. 1, p. 128.

## Bio-bibliographie

Enseignant en Lycée professionnel dans le Val d'Oise, Jean-Pascal Boulet a travaillé sur Lucrèce et la poésie scientifique en France au XVIII<sup>e</sup> siècle. Depuis 2009, il participe aux réunions de la Société des Amis des Poètes Roucher-André Chénier, association consacrée à la poésie française du XVIII<sup>e</sup> siècle ; ses interventions ont donné lieu à des publications dans les *Cahiers Roucher-André Chénier*. Il a également participé aux colloques internationaux « La réception du poème de Lucrèce dans la culture française de la première modernité à travers ses traductions », tenu à Lyon en mars 2010, et « Les histoires de Paris (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) », à Québec en septembre 2010.

## Pour citer ce texte

Jean-Pascal Boulet, « Une fonction propagandiste de la poésie scientifique à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle : le *Lucrèce français* de Sylvain Maréchal (1798) », in Muriel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Pierssens (éd.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, ouvrage électronique mis en ligne en janvier 2014 sur le site *Épistémocritique*, [www.epistemocritique.org](http://www.epistemocritique.org), p. 311-324.